

LACAN, NOUS ET LE RÉEL

(V)

Séminaire de
Christian DUBUIS SANTINI



Septembre 2016

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Lacan, *Nous et le Réel*, cinquième séance.

Je vais partir d'une phrase que prononce Lacan, qui me semble assez exemplaire de la manière dont il faudrait le lire.

Il dit :

Ce n'est pas moi qui vaincrai,
c'est le discours que je sers.

Évidemment, quand on entend cette phrase au premier abord, comme ça, ce qu'on retient *a priori* :

⇒ c'est **la victoire** : *vaincrai*, surtout qu'elle est au futur, — *ce n'est pas moi qui vaincrai* — ;

⇒ et puis *moi* ;

⇒ Mais, un peu comme dans tous les enseignements de Lacan, dans l'écoute qu'il convient d'avoir sur cette phrase, **l'accent est à faire porter sur les autres mots** que ceux qui sont les plus facilement accrocheurs à notre oreille.

C'est le discours que je sers : qu'est-ce que ça veut dire ?

D'abord, *ce n'est pas moi qui vaincrai* : *vaincrai* ça n'a pas grande importance. C'est juste qu'il y a un enjeu — ça peut être une victoire ou une défaite — ; si *c'est le discours que je sers*, ce qui compte, c'est que **je serve un discours**. Ça tombe bien que le *serve*, là, à la première ou à la troisième personne du subjonctif, s'écrit de la même manière. Parce que ce *je*, là, est ce qui échappe à toute saisie.

« Je » échappe à toute saisie,
ce qui compte, c'est le Discours.



C'est là que ça se joue réellement. Quand nous sommes soumis aux aléas de la vie, à des périodes difficiles notamment; il y en a beaucoup, surtout arrivé à un certain âge, les difficultés semblent se multiplier :

Il y a une décision à prendre de choisir
là où faire porter son propre accent.

Où est-ce que je mets l'accent quand j'ai des problèmes à résoudre ?



Est-ce que c'est dans l'incapacité à faire front aux **flux de nouvelles** qui nous arrivent de partout dans le monde ? Maintenant, vous avez vu que vous ne pouvez pas allumer votre écran sans tomber sur des horreurs : l'horreur de l'écologie, 1/3 des océans de la planète qui serait pollué, l'insécurité, le dilemme présidentiel que ce soit aux États-Unis ou en France — est-ce qu'on va voter pour idiot ou idiot ? — la corruption, l'éducation qui est consternante... Enfin,

le nombre de nouvelles ! Il y a une chanson de Stefan Eicher qui est très bien là-dessus, c'est *Déjeuner en paix : les nouvelles sont mauvaises d'où qu'elles viennent*. Et donc, nous sommes pris là-dedans en plus de notre emprise dans notre propre historiologie personnelle, et en fait :

**Il n'y a pas de possibilité de sortir de là,
si ce n'est de situer son sujet dans un autre discours.**



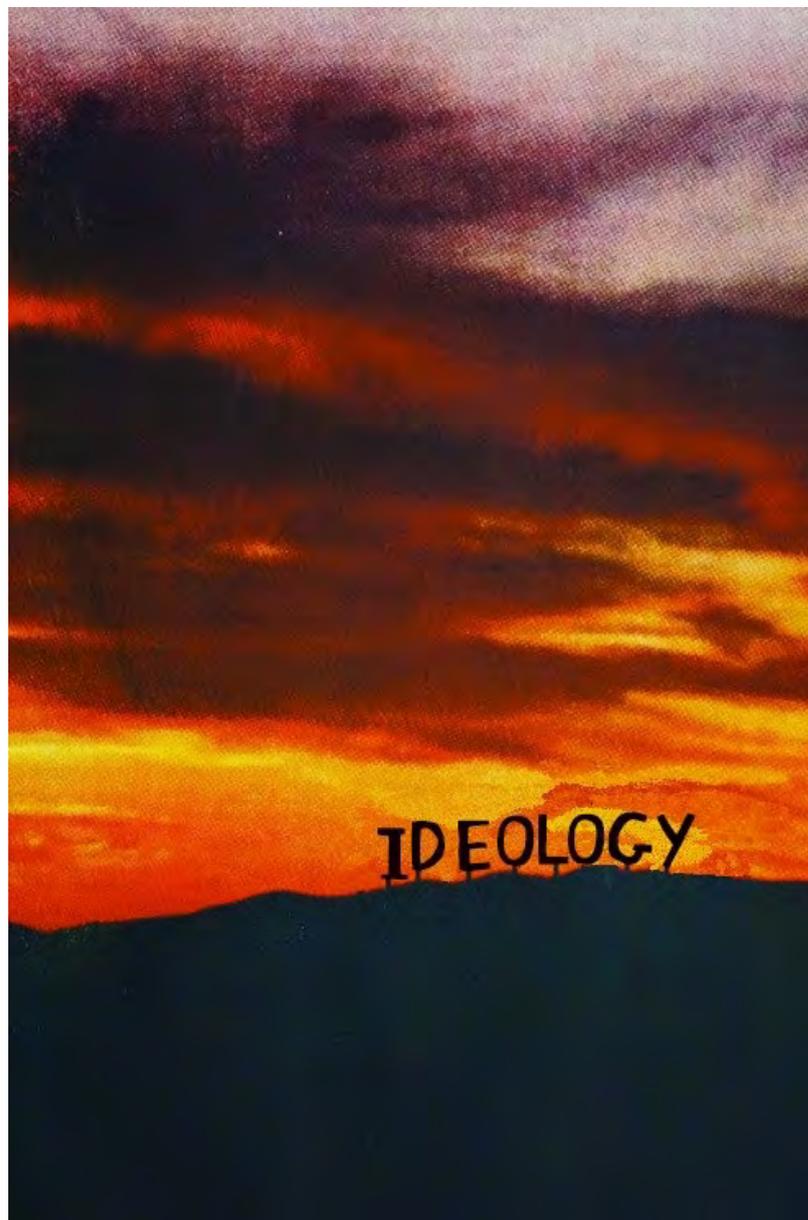
Alors, ça, c'est la notion, en fait d'**idéologie**.

On croit de manière assez naïve que l'idéologie serait un discours second auquel on croirait et qui ferait que nous serions dans une sorte de mensonge vis-à-vis de nous-mêmes

parce que nous savons très bien que nous, par rapport à notre fonction sociale, nous valons mieux que ça. Il y a un moment, il y avait une espèce de tag sur internet : *On vaut mieux que ça !* Pas du tout !

L'idéologie, d'abord ce n'est pas ça.

L'idéologie, c'est le discours dans lequel on est pris.



Le fait même d'être un parlêtre, c'est-à-dire un être parlant, un corps parlant, signifie que nous sommes dans l'idéologie. Et il n'y a pas de possibilité de sortir de l'idéologie en s'en abstrayant, comme ça, en disant mais non, maintenant je ne suis plus dans l'idéologie ! Seule une autre idéologie peut prendre la place de l'idéologie dans laquelle le sujet est plongé. Et cette idéologie n'est rien d'autre que :

le discours dominant

Le **discours dominant** qui fait que les événements tels qu'ils sont relatés nous apparaissent comme nimbés d'une certaine vérité ; ce que les médias disent, etc., tout ce qu'on entend...



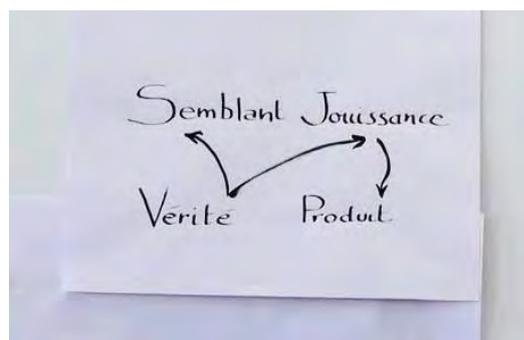
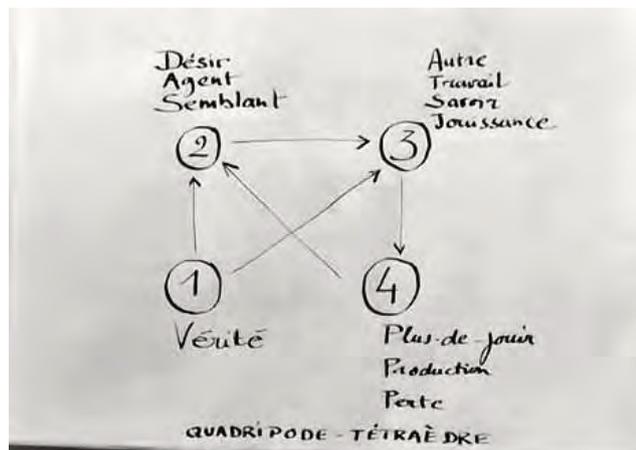
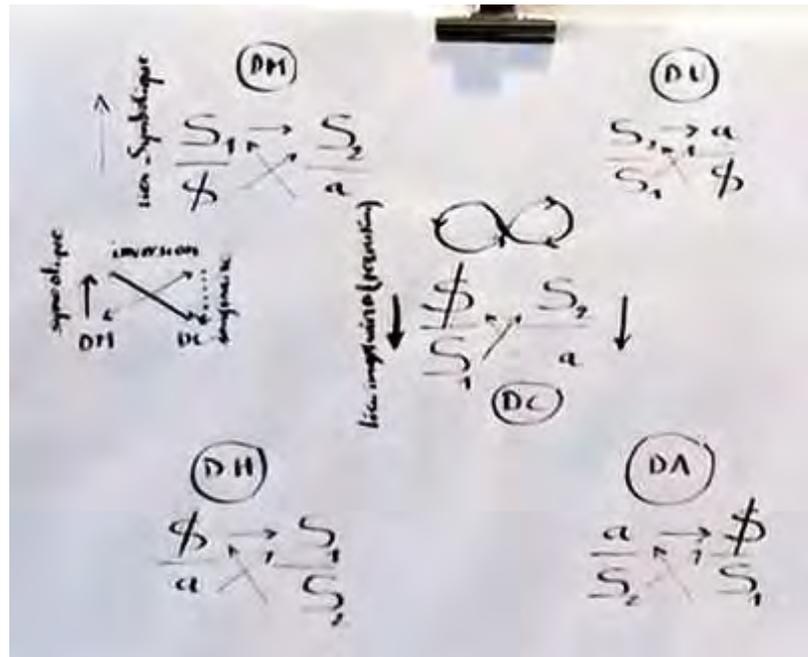
Alors que dans la phrase de Lacan — *le discours que je sers* — ça veut dire qu'il y a déjà un **discernement** sur les discours.

Il définit, effectivement, la sortie de la cure analytique par le fait d'avoir fait deux fois le tour des quatre discours.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

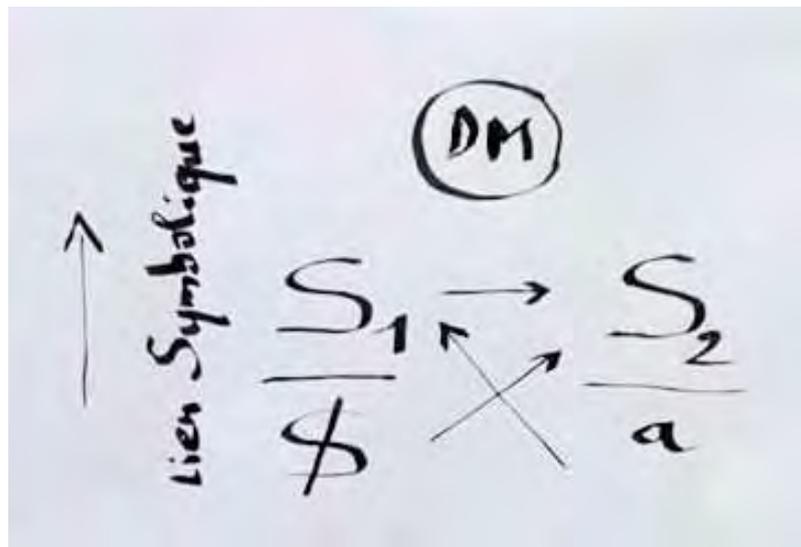
Alors, j'en ai parlé il n'y a pas longtemps, je pense que je vais refaire une séance typiquement sur :

les Quatre Discours



Les **Quatre Discours**, c'est un appareillage — comme vous le savez — avec le discours premier qui est :

Le Discours du Maître,
le discours dans lequel tout le monde est pris, a priori.



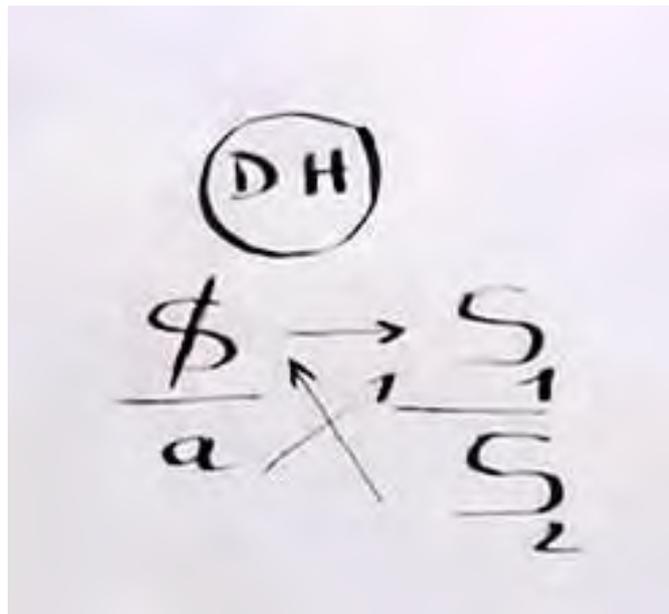
Puisque le **Discours du Maître** se fonde sur un certain ordre, les choses doivent aller bien, se mettre en ordre, ça doit être efficace, ça doit marcher, etc. Mais évidemment, le fait que ça marche a un **un prix**.

⇨ Le **prix du Discours du Maître**, c'est que le **lieu de vérité** est tenu par un **sujet divisé** qui ne se reconnaît pas comme tel.

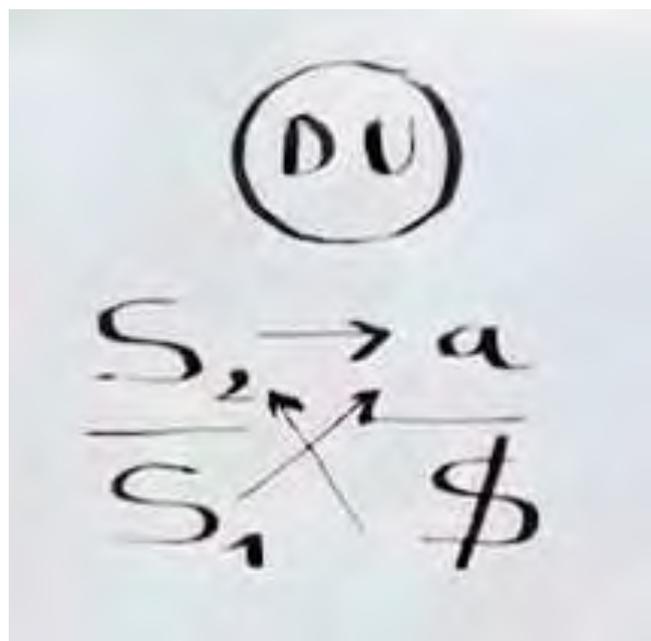
⇨ Et, la **Production**, le **Reste** de ce discours, c'est l'**objet petit a** que Lacan appelle « **Plus-de-jouir** » ou « **Perte** » ou « **Produit** ». Dans le cas du **Discours du Maître**, c'est le reste, ce qui reste, ce qui n'est pas intégrable dans le discours.

À partir de ce Discours du Maître, deux discours, immédiatement, vont essayer de résoudre le problème de ce Reste, de l'objet petit a .

⇒ C'est le **Discours de l'Hystérique** :

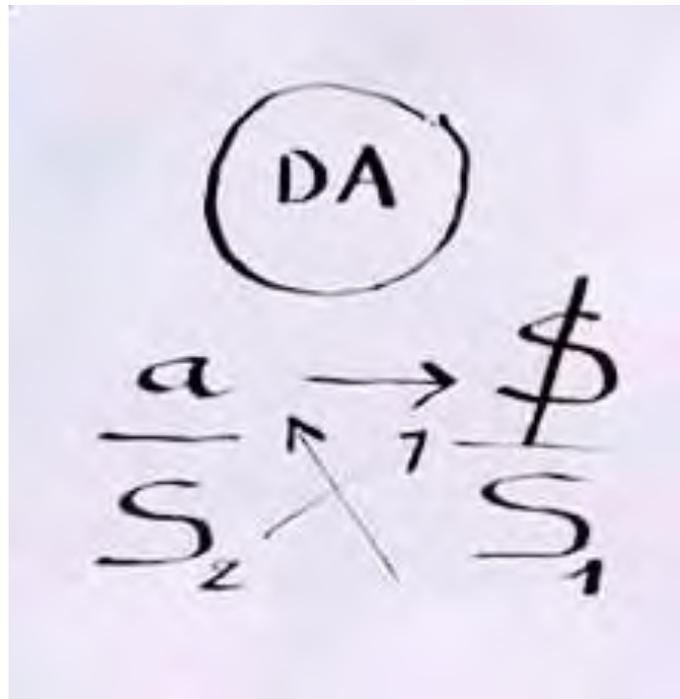


⇒ Et le **Discours de l'Universitaire** :



Alors, je ne vais pas rentrer dans les détails trop techniques parce qu'il faudrait que je fasse la démonstration au tableau, avec les lettres, etc., parce que sinon c'est un peu abstrait et ça risque d'être complexe ; mais ce n'est pas si compliqué que ça, en vérité. C'est très logique.

⇒ Et à la fin, bien sûr, il y a le **Discours de l'Analyste** où c'est l'analyste lui-même qui se met en lieu et place de l'objet petit *a*, à en être le semblant :



C'est de ce lieu-là que l'analyste peut entendre les propos de l'analysant et surtout vis-à-vis de cet analysant, ne pas se placer en grand Autre, c'est-à-dire :

Ne pas nourrir le symptôme de sens.

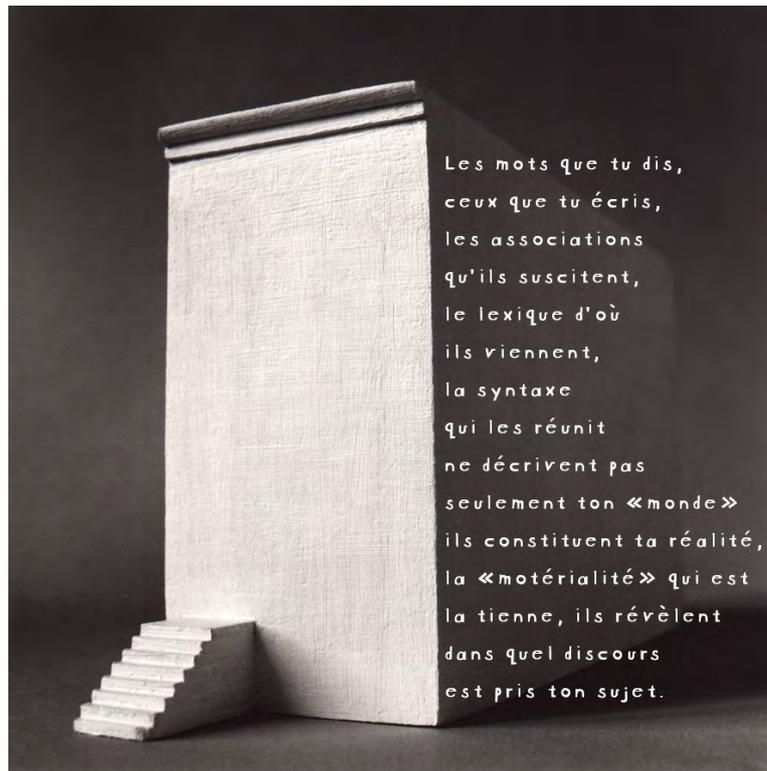


Ne pas nourrir le symptôme de sens, mais faire en sorte que ses **interprétations soit de l'ordre de l'équivoque signifiante** puisque l'analyste n'est rien — l'objet petit *a*, c'est un **rien** — il n'est pas *signifié* par le discours de l'analysant, il n'a pas besoin d'être aimé ou apprécié.

Il est juste là pour renvoyer une équivoque signifiante qui fasse en sorte que l'analysant lui-même commence à se rendre compte de l'inanité de son discours, c'est-à-dire qu'il est lui-même pris dans une chaîne signifiante, qui se répète à l'infini.

Cette **chaîne signifiante** qui se *répète* — bien sûr le décor change, les choses se présentent de manière différente, mais les impasses restent les mêmes et se représentent régulièrement, parce qu'elles sont portées par les signifiants — la chaîne signifiante — fait que :

**Tous les actes du sujet sont prédéterminés
par le discours dans lequel est pris son sujet.**



C'est pour ça que j'insiste sur *le discours que je sers*, c'est-à-dire :

**Se rendre compte en tant qu'analyste
dans quel discours je suis pris.**

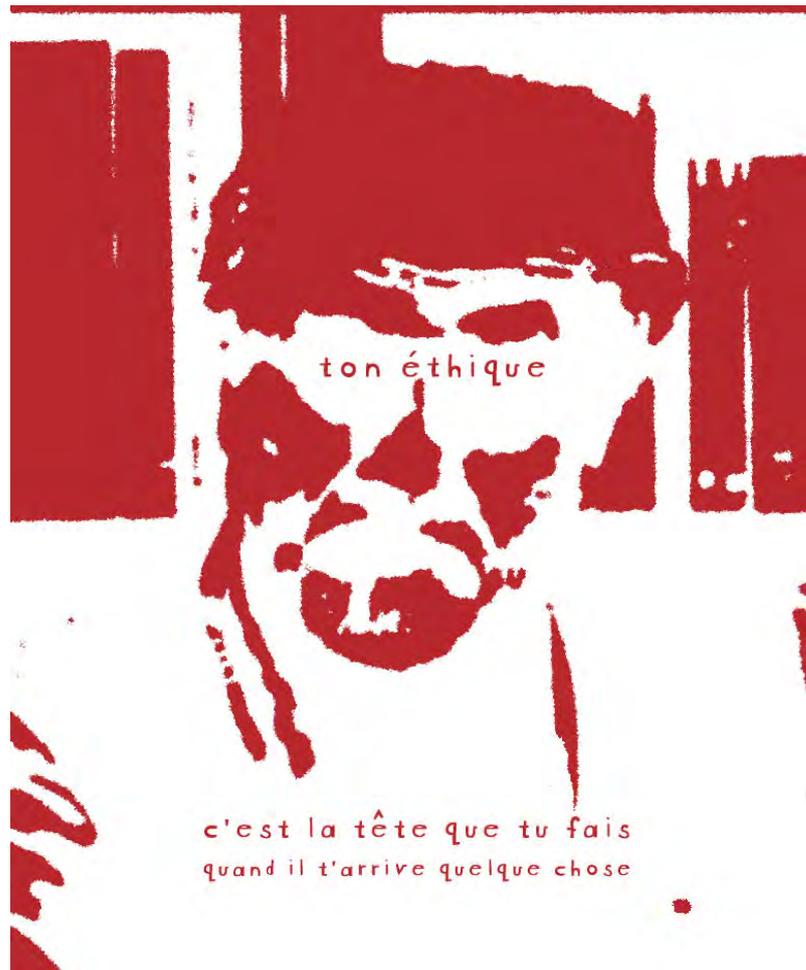
Ça, c'est le propos de Lacan dans *Radiophonie*, c'est vraiment le principe majeur. Quand on ne se rend pas compte de ça, il n'y a pas d'analyse possible.

On ne peut pas ne pas être pris dans un discours.

Donc, comment puis-je *servir* au mieux le **Discours de l'Analyste** ?

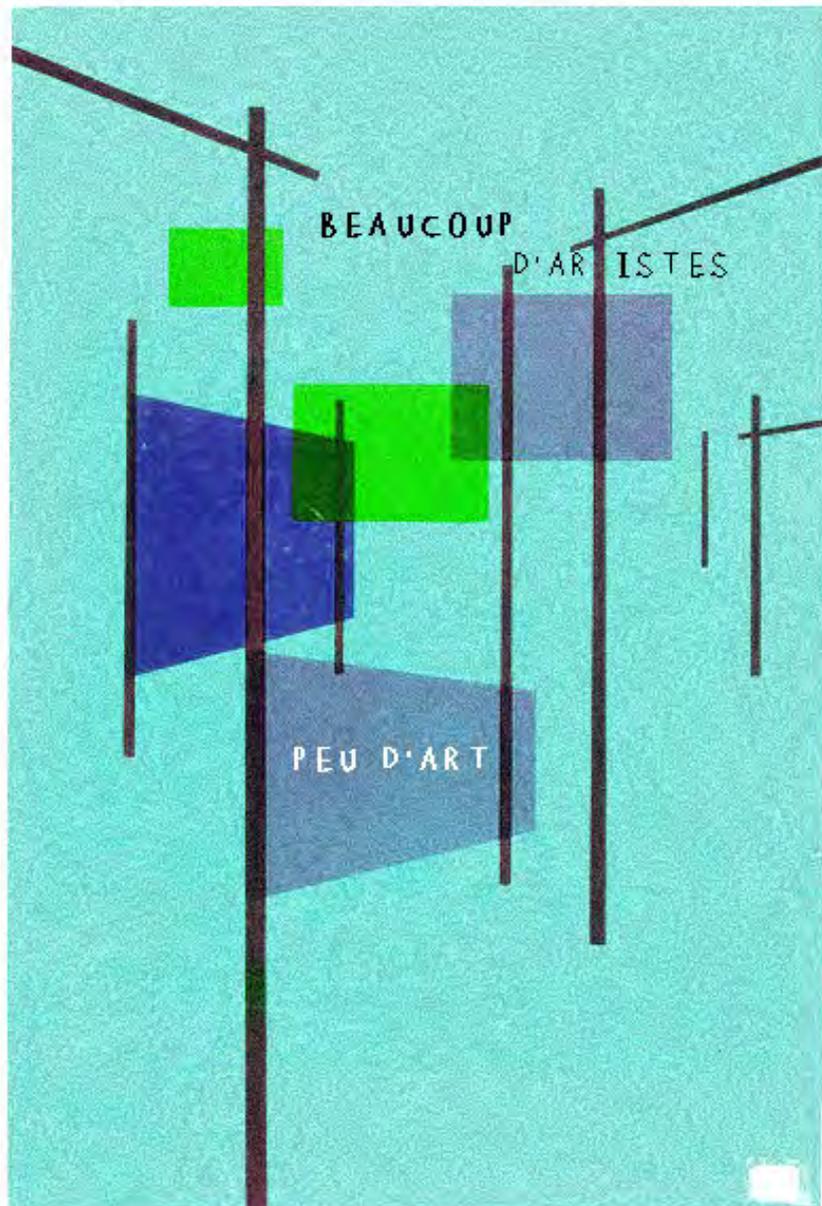
Ça, c'est un souci qui appartient à l'analyste lui-même, dans sa manière d'être au monde, en quelque sorte, aussi bien avec son analysant qu'en dehors.

Et l'analyste normalement, s'il est allé au bout de son analyse, est capable de comprendre l'éthique des Quatre Discours, et de savoir naviguer d'un discours à l'autre.



Par exemple, il m'arrive d'enseigner :

l'art graphique



Alors je ne sais pas si ça va se reproduire encore cette année compte tenu des circonstances, mais il n'empêche que j'enseigne l'art graphique...

Quand j'enseigne l'art graphique, je ne me place pas dans un Discours d'Analyste. Je me place dans le Discours du Maître.

Puisque là, j'ai un savoir sur l'art graphique que je dois transmettre à mes élèves et je le fais selon le principe du **Discours du Maître** qui n'est pas celui du **Discours Universitaire**. Parce que le Discours Universitaire, ce n'est pas ça, justement. Aujourd'hui, la plupart des écoles d'art passe du Discours du Maître... — en gros le discours de la Renaissance, les peintres de la Renaissance — Quand Raphaël faisait une toile, il y avait marqué *Raphel invenit Marcantonio fecit*. Raphaël commençait et initiait la toile et c'était Marcantonio qui la finissait selon les principes du Maître parce qu'il y avait une transmission, parce que le sujet de l'énonciation, là, est pris dans son énoncé.

**Tandis que dans le Discours Universitaire,
le sujet de l'énonciation disparaît.**

C'est ce qui est évacué, en fait.

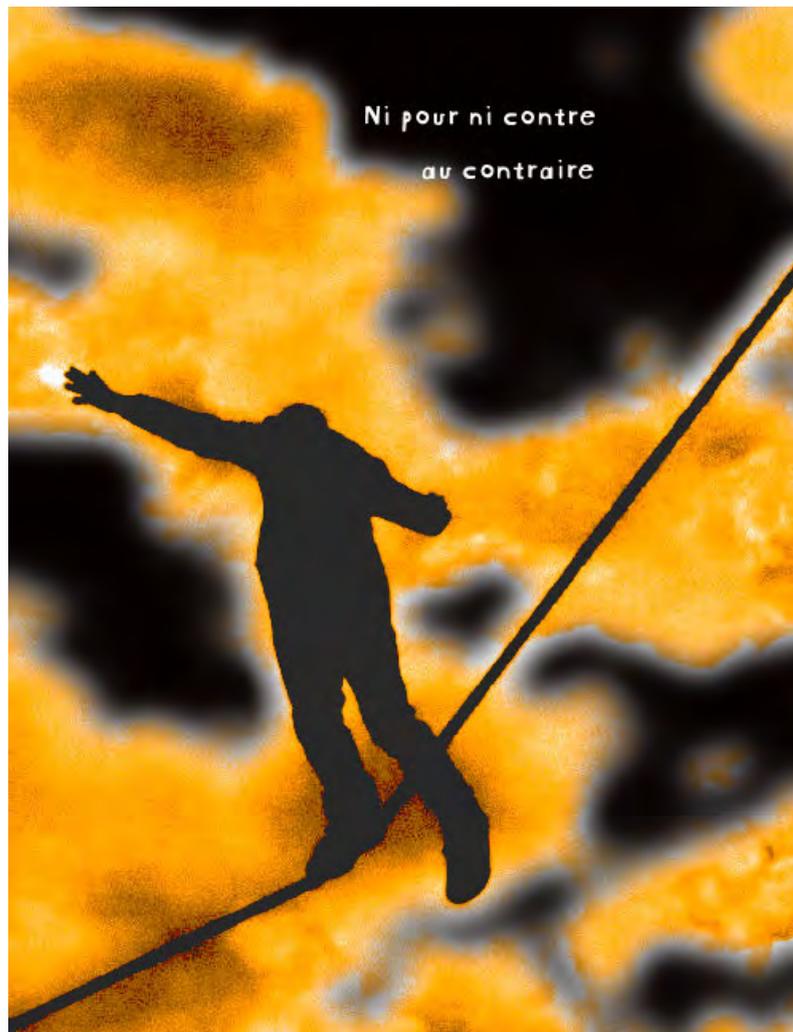
Le **Discours Universitaire** est ce qu'il y a de plus courant aujourd'hui et nourrit le **Discours Capitaliste**. Je dis ça parce que je pense que le seul qui ait vraiment vraiment compris ça, c'est Slavoj Žižek; à quel point, le travail de Lacan, sur les discours notamment — parce qu'il n'y a pas que ça, bien sûr — est ce qu'il y a de plus avancé sur le plan politique.

**Aujourd'hui, nous traversons
une impasse politique majeure.**



Vous n'avez qu'à constater, il y a bientôt les élections : est-ce qu'on va voter pour l'un ou pour l'autre ? Ça n'a aucun sens. Aux États-Unis, c'est encore pire ! Non, ce n'est pas pire, c'est juste encore plus **spectaculaire** pour employer le mot de Debord. C'est le spectacle à l'état pur. D'un côté, Donald Trump, de l'autre Hilary Clinton, franchement, comme disait Staline :

Les deux sont les pires.



Il n'y en a pas un pire que l'autre.

Au fond, en France, ça va être pareil...

Donc, comme nous sommes confrontés à ces impasses-là, on sent bien qu'il n'y a pas de solution qui serait dans le cercle de signifiants dans lequel notre sujet est pris actuellement, dans ces discours-là. Donc, quelle est **la solution politique** ? Puisque Lacan, à mon avis, va plus loin que tout le monde sur le plan politique, avec cette histoire d'**objet petit a** et de **discours**.

Dans un premier temps, peut-être, il faut remonter à Freud et à la découverte freudienne qui est, disons, sa dernière découverte et la plus subversive de toutes — que peut-être lui-même n'a pas mesuré à quel point sa découverte était subversive! — c'est bien sûr, *Par delà le principe de plaisir*, c'est-à-dire **la métapsychologie freudienne**.

Freud découvre que **le principe de plaisir** et **le principe de réalité** ne sont pas en opposition.

**La réalité est entièrement soutenue par le fantasme,
nous vivons dans un fantasme permanent.**



Les plaisirs vont trouver une capacité à mieux s'élaborer et se vivre en tenant compte d'une réalité qui est le fantasme.

Lacan le prouvera, la réalité est entièrement soutenue par le fantasme. Ce qu'on appelle « réalité », là, c'est que nous vivons dans un fantasme permanent.

Et ce n'est pas par l'observation que Freud constate ça, c'est par l'écoute **dans la cure** qu'il se rend compte que dans **les chaînes de signifiants** — il ne le dit pas comme ça parce qu'il n'a pas encore le vocabulaire lacanien — ; mais dans les propos de ses patients, **l'instance qu'il va répliquer sans arrêt**, qu'il va appeler **la répétition** :

La répétition est le fait que les patients eux-mêmes vont à l'encontre de leurs propres intérêts personnels.



Il va repérer **le schéma de répétition** et se rendre compte qu'il y a quelque chose, là, qu'il appelle **au-delà du principe de plaisir** — et donc qui est forcément au-delà du **principe de réalité**, aussi — et qui est justement ce que Lacan appellera plus tard :

La jouissance



Le champ de la jouissance auquel Freud donne le nom de **pulsion de mort**.

Parce que Freud est à son époque dans une volonté d'élucidation et de donner du sens à tout ça. Il étudie et il observe — il *écoute* plutôt qu'il observe puisque là, il est vraiment dans l'écoute de ce que disent ses analysants —.

À l'époque, on ne disait pas non plus **analysant**. C'est aussi une découverte lacanienne que :

C'est l'analysant qui doit faire le travail.



On n'est pas analysé, on est analysant.

Quelqu'un qui dit « je me suis fait analyser », c'est qu'il n'a jamais rien compris à l'analyse. Et quelqu'un qui dit « j'ai analysé » non plus; parce que l'analyse, c'est l'analysant qui fait sa propre analyse. Il a besoin pour ça d'un psychanalyste, mais c'est lui qui fait le travail.

**L'analyste, lui, va orienter la cure
en fonction de la qualité de ses interprétations.**



Mais pour en revenir à Freud, il écoute et constate cette espèce **d'au-delà du principe de plaisir** qu'il appelle **la pulsion de mort** et lui, au départ, il est dans une vision un peu scientifique parce qu'il voudrait inscrire la psychanalyse à l'ordre des sciences. Il essaye de *comprendre* et de *donner du sens* et de dire peut-être que toute vie tend à revenir à **l'inanimé primordial**, à un repos éternel... Alors là, justement, on est dans **la croyance bouddhique au nirvana**, une espèce de calme radical et absolu qu'on arriverait à conquérir et qui aurait été peut-être là au début et que la vie est venue perturber... Mais en fait, ce qu'il découvre démontre le contraire de ça.

La pulsion de mort qui est la pure jouissance, mais aussi le moteur, l'énergétique même du désir — ça, on le verra plus tard — c'est quelque chose qui justement n'est pas ce qui tend vers une immobilité, une ataraxie et un calme absolu. C'est la pulsation pure de la vie, dégagée... — alors, notez le paradoxe — :

**La pulsion de mort, c'est la vie à l'état pur,
mais une vie hors sens, une vie sans celui qui la vit.**



La vie en tant que principe, qui pulse et qui insiste et qui renaît tout le temps.

Il y a une petite nouvelle dans les frères Grimm d'un petit garçon qui meurt, son bras sort et la mère le réenterre. C'est la nouvelle la plus courte des frères Grimm et ça, c'est la pulsion de mort à l'état pur. C'est-à-dire:

Quelque chose qui ne veut pas mourir.

Slavoj Žižek fait le parallèle dans la littérature contemporaine avec les *undead* dans Stefan King, c'est-à-dire le mort-vivant. Quelque chose qui n'est ni vivant ni mort, mais qui ne veut pas mourir. C'est **le principe de vie à l'état pur** et ça s'appelle **pulsion de mort**, parce que c'est vu du point de vue du sujet, qui lui-même, en fait, a un minimum d'ego et c'est cet ego-là qui le voit comme quelque chose de mort.

C'est l'ego qui porte la mort. C'est l'ego qui justement fige le flux de vie éternelle qui n'arrête pas de revivre.

Vous pouvez avoir par exemple un ensemble entièrement vitrifié par des bombes, etc., il n'y a plus rien, et vous allez voir à un moment une petite plante qui pousse, comme ça, un petit bout de bourgeons vert...

Ça, c'est la pulsion de mort, paradoxalement, qui contient la vie dans son essence absolue hors de la subjectivité du vivant. C'est comme ça qu'on se représente la jouissance, c'est pour ça que la jouissance est un au-delà du principe du plaisir.

Et puisque ce séminaire s'appelle *Lacan, Nous et le Réel*, là, c'est :

le Réel de la jouissance

On est dans le Réel.

Et on a beaucoup de mal à se confronter en tant que sujet à cette puissance. Parce que c'est un paradoxe, en plus. Ça s'appelle la pulsion de mort, c'est quelque chose qui peut vous détruire, qui peut détruire le sujet ; et en même temps, c'est la vie à l'état brut. C'est-à-dire ce qui fait qu'il y a de la vie, et que la vie renaît tout le temps de la mort.

Ce paradoxe-là va donner les paradoxes de la jouissance. La jouissance, c'est ce qui commence à la chatouille et finit à la flambée d'essence. Donc, la jouissance c'est quelque chose qui caractérise le Réel.

La vérité est symbolique,
la jouissance est Réel.



C'est pour ça que **la vérité** et **la jouissance** ont quelque chose à voir l'une avec l'autre.

D'une certaine manière, nous sommes en prise avec le Réel, mais quelque part il y a quelque chose en nous qui ne veut pas le savoir : « je n'en veux rien savoir », comme dit Lacan. C'est la position névrotique.

⇨ *Je n'en veux rien savoir* : c'est la position **névrotique** ;

⇨ *Je n'en peux rien savoir* : c'est la position **psychotique** ;

⇨ *Oui, oui, certainement, mais ce n'est pas moi, c'est l'autre* : c'est la position **perverse**.

Trois structures psychiques de langage incorporé par rapport à cet *au-delà du principe de plaisir* qui est la jouissance et que Lacan, lui, va appareiller aux discours. Parce que **les paradoxes de cette jouissance**, c'est que :

⇨ *D'un côté, elle est inatteignable puisque l'objet originel est perdu du fait même que nous sommes dans le langage, donc dans le symbolique, dans la vérité. Ça veut dire que l'objet en tant qu'objet est perdu.*

**L'objet primordial de la psychanalyse
est toujours déjà perdu.**



⇒ *Mais en même temps, le paradoxe c'est qu'on ne peut pas s'en défaire.*

Quand on cherche à mettre en relation l'espèce humaine avec les autres espèces, on parle de langage, du langage articulé que nous avons et qu'eux n'ont pas, de notre position verticale, il y a des tas de différentiels ; mais en fait, le trait le plus différentiel de notre espèce en tant que nous sommes des parlêtres, des êtres humains donc des corps parlants, ce n'est pas toutes ces différences-là. Bien sûr, on peut en dire quelque chose comme ça, mais en fait :

**Ce qui nous caractérise vraiment
c'est notre attachement inconditionnel
à cette jouissance.**

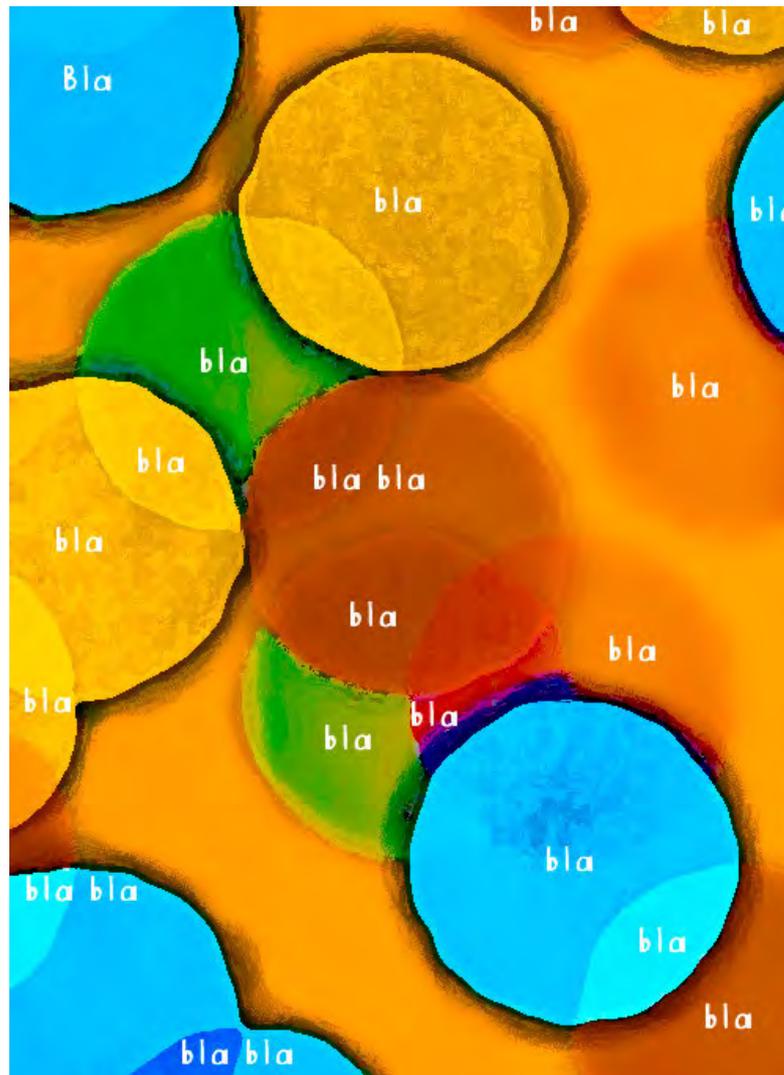


Si vous mettez par exemple des grands singes extrêmement intelligents et qu'il y a quelque chose qui est inatteignable pour eux, ils vont essayer de l'atteindre, mais au bout d'un moment, ils vont se résoudre. Ils vont choisir quelque chose qui n'est pas trop mal, atteignable ; par exemple un partenaire sexuel ou quelque chose qui leur ferait plaisir d'avoir, mais ils s'en contentent, en quelque sorte. Nous, non.

On reste viscéralement attaché à un objet primordial inatteignable. C'est ce qui caractérise la jouissance et donc la possibilité de notre sujet.

Pour :

civiliser cette jouissance



c'est là que Lacan met en écriture ses discours pour bien voir à partir d'éléments aussi bien topologiques que logiques, que :

La jouissance va passer par la parole elle-même c'est la jouissance phallique, la jouissance du blabla. C'est-à-dire que la jouissance va se gagner sur cette capacité que nous avons de parler, de dire les choses du monde.

Or, si Lacan a quelque actualité encore, là maintenant — et je dirais que c'est une litote ou même un euphémisme que j'emploie, il n'y a pas plus actuel que Lacan — c'est que la jouissance à laquelle nous avons accès qui est **la jouissance de la parole**, aujourd'hui — mais ça ne date pas d'aujourd'hui puisque déjà en 1969-1970, il en fait le constat dans *L'envers de la psychanalyse* — c'est que :

Notre jouissance aujourd'hui
ne se prend plus sur la parole,
elle se prend uniquement sur les objets petit α .



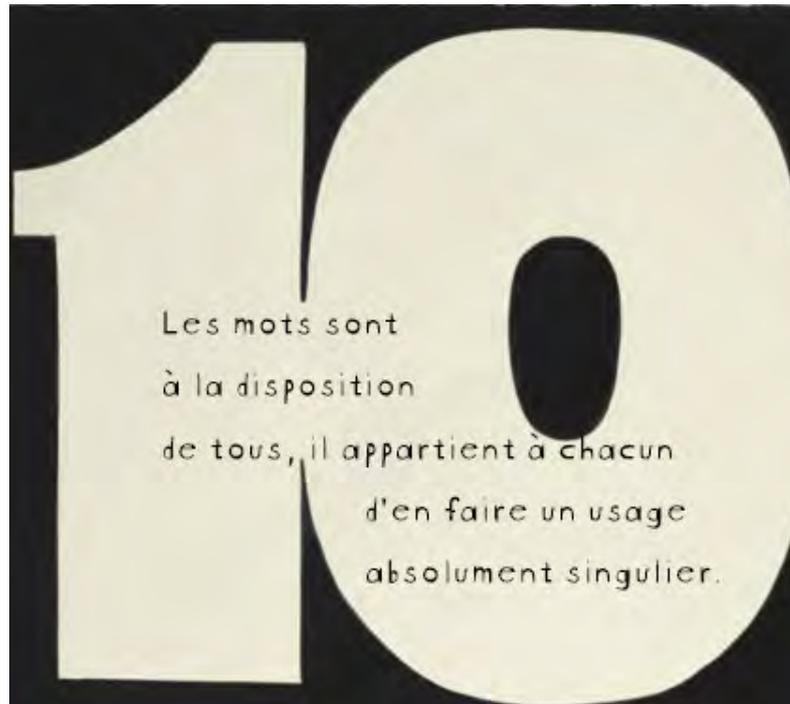
On a affaire à une prolifération d'objets et à une injonction de jouissance de jouir vite — tout de suite ! — de tous les objets.

C'est en cela où le problème est **politique** et le problème politique va aussi se transférer sur le plan purement **pédagogique** de l'éducation. Puisque si on a :

une déliquescence des discours,
un affaiblissement du langage



... et plus de possibilités de prendre sa jouissance dans la parole, mais au contraire l'injonction sans arrêt du discours dominant — Jouis ! Jouis de tous les objets en permanence ! — la chose que nous refoulons, nous ne voulons pas entendre ça, mais c'est là où est pris notre sujet, en vérité, tant qu'on ne peut pas :



Tant qu'on ne peut pas se véhiculer dans les différents discours à partir desquels on peut avoir un minimum de distance avec le discours ambiant, ce qui ne veut pas dire qu'on n'en subisse pas les effets.

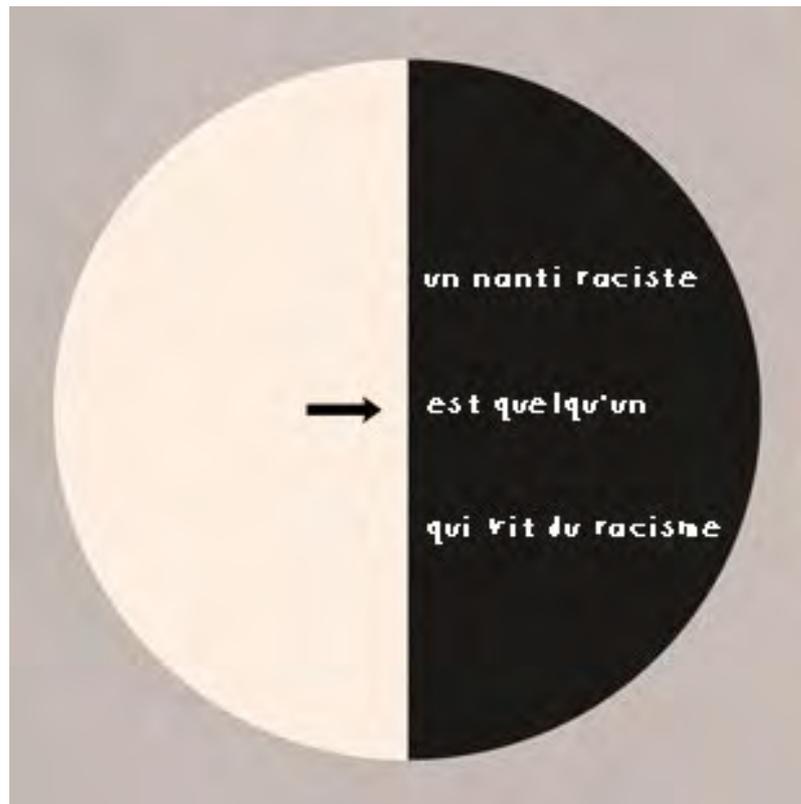
Même en étant au service du **Discours Analytique**, c'est impossible d'éviter les effets du discours ambiant. Or, qu'est-ce qu'il y a d'autre que ça qu'on peut définir comme politique ? C'est ça en vérité **le politique**. C'est comment nous pouvons nous **situer**. Le politique est très lié à **la parole**, bien sûr.

Alors, la parole aujourd'hui c'est devenu le blabla et de la rhétorique, mais nous, nous sommes convoqués à un minimum de dialectique et à une possibilité grâce à

*l'appareillage de Lacan de ne plus souscrire sans le savoir
aux signifiants du discours dominant.*

Notamment, vous avez vu que je parlais souvent de la
novlangue et de :

Refuser les mots de la novlangue.



Les mots de la novlangue fleurissent.

Sloterdijk il y a quelques années avait donné cette métaphore
avec le journalisme, et qui est toujours valable, peut-être
encore plus... Il y avait le marché des tulipes à Amsterdam,
et vous savez que c'est de là qu'est née une espèce d'idée de
la spéculation. En fonction des fleurs qui étaient mises sur le
marché, on pariait, on faisait des tas de spéculation, on faisait

monter des bulles, comme ça. Et là, il y a des bulles qui montent de la même manière avec des mots. On peut dire qu'aujourd'hui, le monde des médias et de l'information qui voudrait se faire prendre pour quelque chose de très sérieux qui vise la vérité, et pourquoi pas le Réel, en fait c'est juste :

Une bourse des signifiants

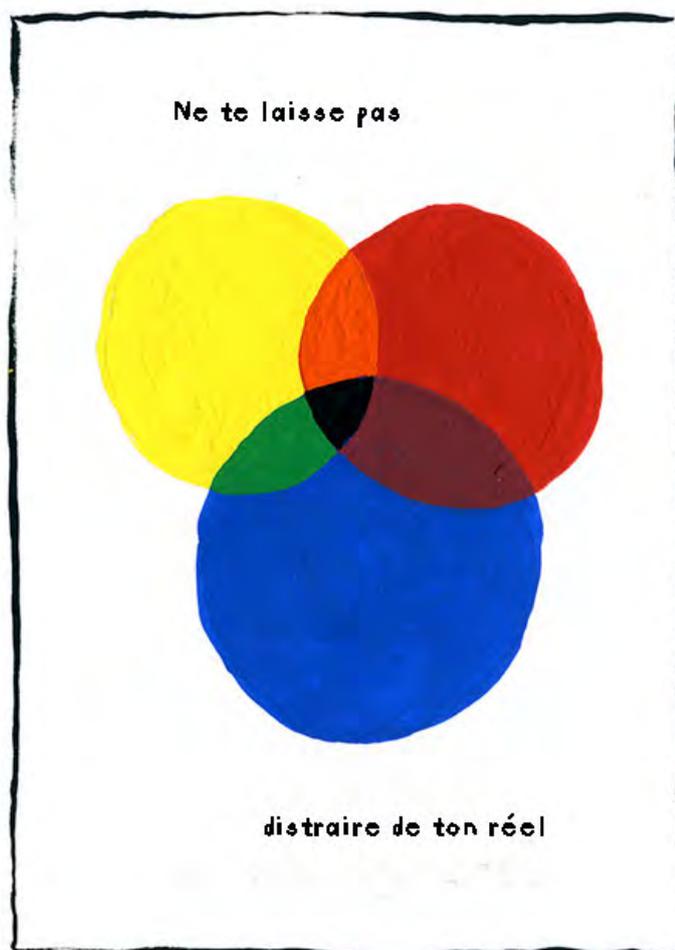


Cet été, le signifiant « **burkini** » — qui est ridicule au dernier degré! — a gagné vraisemblablement le pompon. C'est devenu, à la bourse des signifiants, le truc sur lequel tout le

monde a pu **se distraire de son propre destin**, de ses capacités à questionner son propre désir parce que ça venait occuper tout l'espace tout le temps. Et tout le monde se croit obligé de dire son mot là-dessus. Est-ce que j'ai quelque chose à dire ? Non, je n'ai rien à dire.

Si je ne suis pas directement confronté à ça, mon opinion là-dessus n'a aucune valeur ni aucune importance ; si ce n'est de me distraire de mes capacités à questionner mon propre désir. C'est-à-dire :

les signifiants qui me constituent réellement



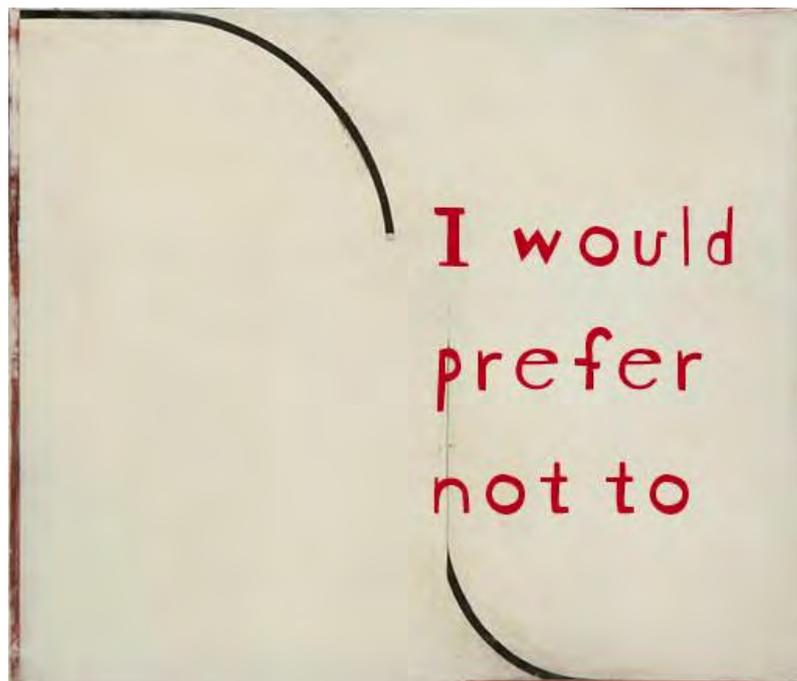
... et pas les signifiants de ce type-là, qui sont en plus porteurs d'une sonorité tellement ridicule qu'on a l'impression que plus c'est ridicule, plus ça a des chances de succès.

Donc cette considération sur **la dimension politique de Lacan**, comment la mettre en œuvre, là ?

⇒ Parce qu'évidemment, **la contradiction interne**, ça serait de créer quelque chose à *l'intérieur* de ce champ-là. On voit bien que c'est une contradiction interne puisque si on se situe à l'intérieur de ce champ-là, on est forcément *signifié* par ce champ-là et par cet horizon.

⇒ **La seule position actuelle, politique, responsable**, c'est de faire :

un pas de retrait

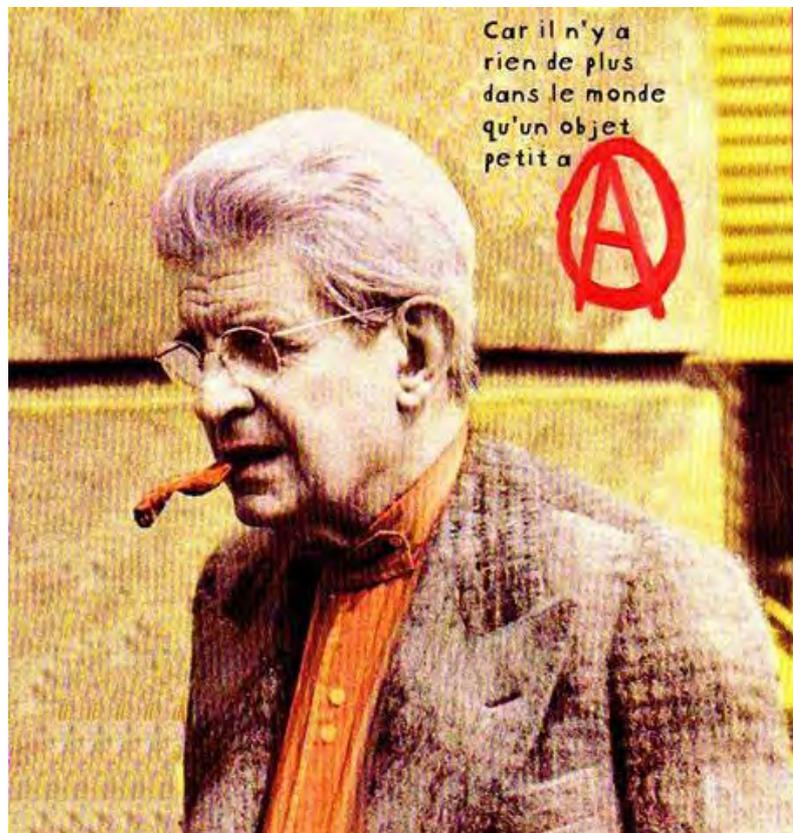


*Ne pas être pris — trop — dans les signifiants de la
novlangue actuelle.*

Comment faire ça ?

C'est comme ça que se créent des **communautés** qui sont des **communautés virtuelles**, mais pas au sens où elles ne seraient pas réelles — parce que justement pour Lacan, le virtuel c'est le Réel. Le virtuel, c'est ce qui conditionne la réalité — ; alors j'y ai pensé, ce n'est pas moi qui aie donné le nom, mais finalement le nom me va très bien, j'ai pensé que nous pourrions instaurer :

Une École Impossible de la Psychanalyse



... qui prendrait appui sur les communautés que nous formons. Et justement, nous éviterions grâce à internet et aux outils de la réalité virtuelle, ce qui gangrène très rapidement les institutions de la réalité, c'est-à-dire les enjeux de pouvoir, d'argent, de domination, de soumission, etc. ; parce que là, il n'y a pas de chef.

Il y a un échange sur la base de possibilités de penser en faisant un pas de retrait à travers les outils offerts par Lacan.

Alors, il y a quelqu'un qui est remarquable là-dedans, c'est Slavoj Žižek. La plupart de ses conférences, de ses écrits, vont exactement dans ce sens-là. Évidemment, il a connu une période un peu de gloire et là, de défiance vis-à-vis des médias — puisqu'il n'est pas dupe des enjeux qu'il y a là-dessous —, mais il a eu le courage d'aller sur scène et de se mettre sur scène.

Peut-être qu'aujourd'hui, il faut ensemble essayer de constituer des textes, des conversations — comme on le fait —, sans qu'il y ait justement ces enjeux de la jouissance mal vécue, c'est-à-dire qui n'a pas été travaillée dans la cure.

En fait, c'est ça le problème, c'est toujours le problème de la **jouissance**. Et donc, c'est le problème du **Réel**. Dans la plupart des échanges qu'il y a sur internet, le problème c'est ça : c'est qu'il n'y a pas de Réel. Les gens se comportent sur les réseaux et sur les messageries comme s'ils n'avaient pas de corps, comme si ce n'était pas possible de le faire dans le Réel.

Alors que la discipline à avoir,
c'est ne pas faire quelque chose
que vous ne feriez pas en étant en face à face.



Voilà. Ne pas rentrer dans la gueule de quelqu'un, comme ça, qui écrit quelque chose, juste parce que vous n'êtes pas d'accord. Si vous étiez en face, dans la rue ou dans une conférence, vous ne le feriez pas ! Alors, ne le faites pas non plus ! Ça, c'est une discipline justement pour que vous récupériez **les affres de votre jouissance** vous-même, plutôt que de l'exposer et de faire en sorte que des **énoncés** soient comme s'ils étaient pleins d'**énonciations**, alors que sur

internet, il n'y a pas d'énonciations dans les énoncés sur internet.

**Une nouvelle manière de penser politiquement,
à mon avis, est en court d'émerger.**



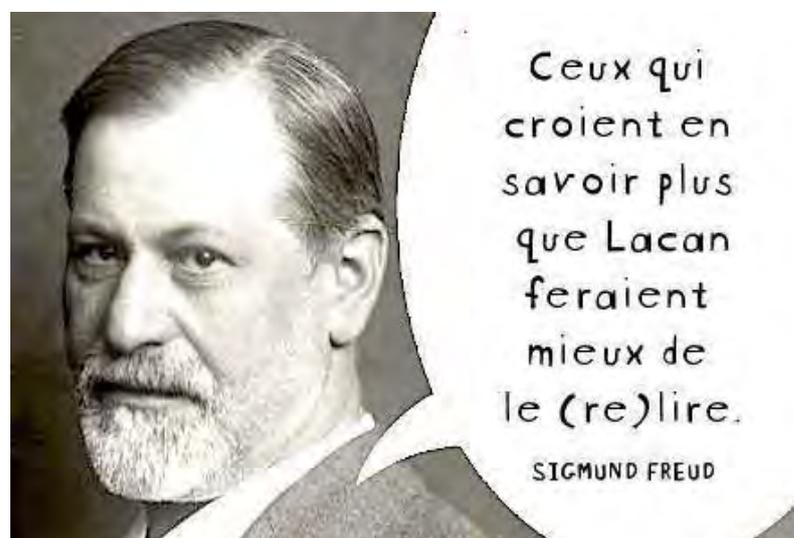
Mais ça demande bien sûr un travail de chacun, un travail de responsabilité, un travail de lecture, une grande humilité, et un travail sur le texte, et sur son propre texte avec ses signifiants.

Ça rend le travail de la cure analytique souvent... obligatoire. Ce n'est pas impossible, mais c'est très rare de pouvoir arriver à une capacité de faire dériver sa chaîne signifiante et de faire le tour des quatre discours, sans faire une analyse véritable.



En tout cas, on peut travailler, échanger et constituer une sorte de communauté virtuelle qui est fidèle au texte lacanien, qui lui-même est fidèle au texte freudien. Vous savez que Lacan a fait son retour à Freud :

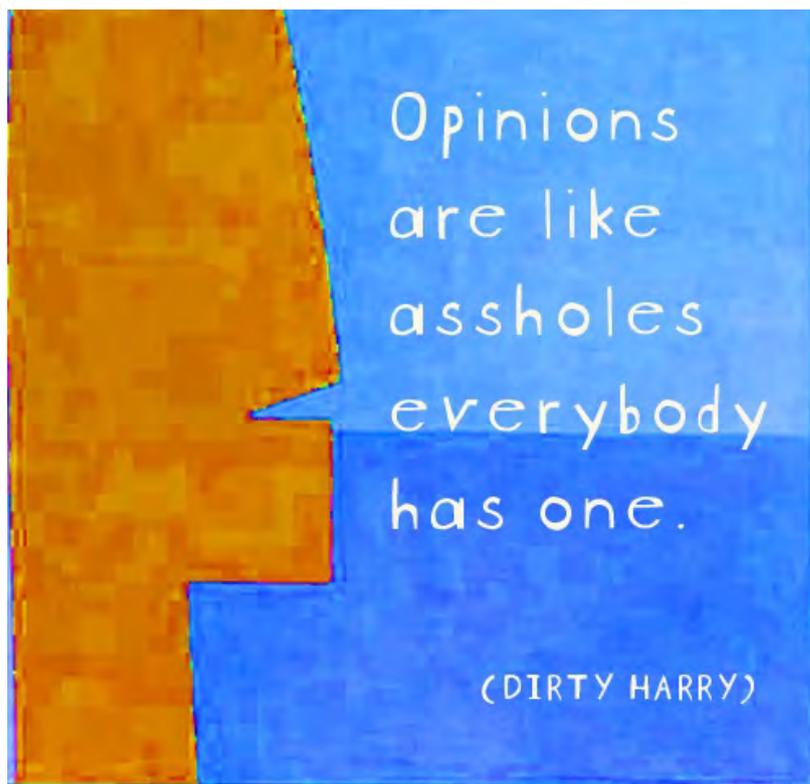
Freud, notre père à tous dans la psychanalyse.



Il s'agit de ne pas sortir de cette qualité de trame et d'exigence. Ce sont deux enseignements qui sont d'une qualité indépassable.

Aujourd'hui, on croit qu'on peut les dépasser. Il y a des choses qui sont indépassables. Ça ne sert à rien de les dépasser parce que c'est en soi indépassable. Ou tu fais avec ou tu ne fais pas, mais tu ne pourras jamais dépasser ça, puisque ça possède en lui-même la place qui t'accueille en tant que sujet. Donc c'est absolument indépassable. Voilà, travailler sur ces textes-là avec bien sûr les éclairages toujours très appréciables de Slavoj Žižek qui à mon avis, justement, essaye de faire passer quelque chose de cet ordre-là dans ses écrits et ses textes, ses articles politiques, où il explique que ce n'est pas aussi simple qu'on croit, qu'il y a autre chose derrière :

le système de l'opinion



Donc voilà un peu le thème de cette cinquième séance qui est de raccorder, selon la phrase de Lacan :

Le collectif n'est rien d'autre que le sujet de l'individuel.



Comment à travers ma propre capacité à me situer dans le discours, quand je dis quelque chose, dans quel discours suis-je pris ? Là, à ce moment-là ?

C'est-à-dire avoir la capacité de **me surprendre des propres mots que je dis**, de me faire surprendre par ces mots parce que comme dit René Char :

Les mots savent de nous des choses
que nous ignorons d'eux.



Me situer dans les discours et apprendre à ne plus être totalement dupes des discours ambiants et ne pas subir leur impact dépréciatif et dépressif.

C'est assez massif la manière dont tout est fait pour que tout reste en l'état et que ceux qui ont le pouvoir et l'argent continuent à avoir encore plus de pouvoir et d'argent et que les autres soient dans un état de telle **non-gestion de leur propre pulsion de mort** qu'ils n'arrivent jamais à rien.

Aujourd'hui, les pourcentages sont affolants — Quand je parle de « pourcentages » par exemple, je me place dans un

Discours Universitaire —, mais le nombre de ceux qui ont les richesses par rapport aux autres, il n'y a jamais eu ça dans l'histoire de l'humanité. Jamais.

Quand on présente la société en disant « tout va mal, contentez-vous de votre sort, soyez content si vous avez votre petit boulot, votre petit chez vous, etc. », ça, par exemple, ça fait partie du **discours dominant**.

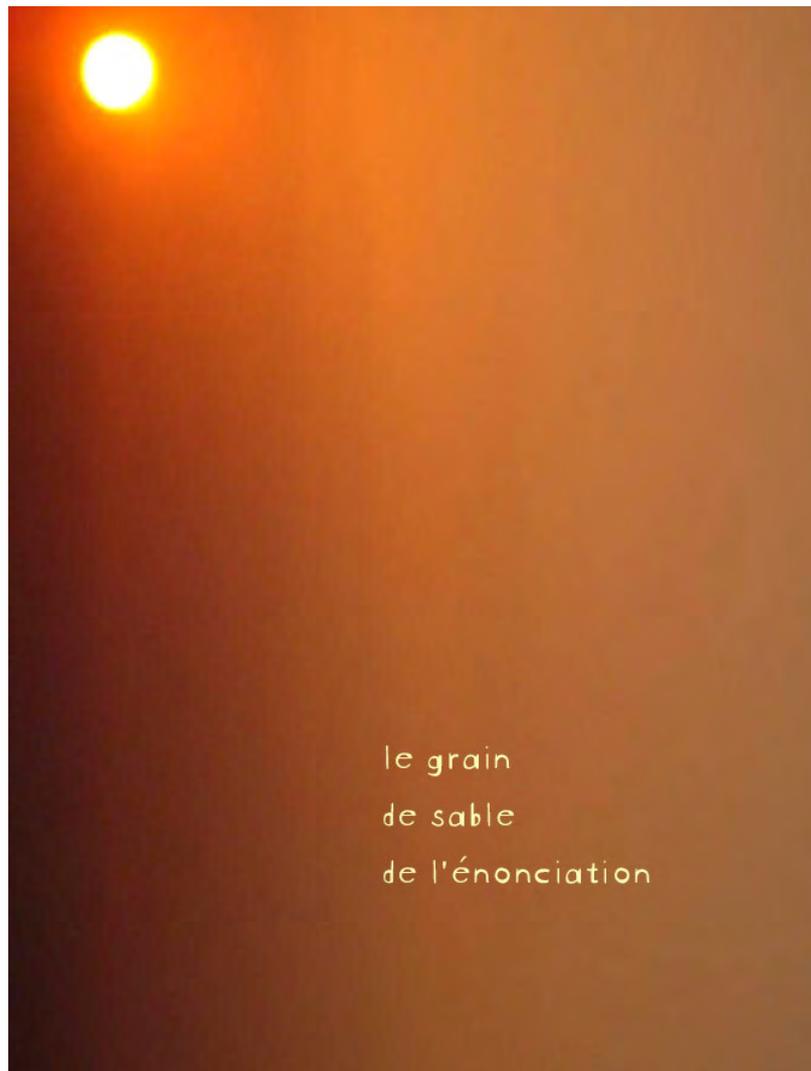
C'est une manière de se situer aujourd'hui sur le plan subjectif — c'est le travail de la cure a priori —, mais ce plan subjectif est indissociable du plan politique.

Ce qui est, alors-là pour le coup, complètement ignoré de la plupart des psychanalystes qui sont **des boutiquiers**. Ce qui les intéresse, c'est d'avoir des gens qui viennent, de ne pas pas avoir d'histoire, de ne pas se faire remarquer, de ne pas prendre de risques. Ils ne veulent pas parler. Le nombre de psychanalystes qui ont parlé sur les grandes mutations qui ont eu lieu et les grands événements, c'est pratiquement zéro. Il y a juste Žižek.

Žižek n'est pas psychanalyste — il ne se place pas en tant que tel —, mais en tout cas, il sert beaucoup mieux le Discours Analytique que 95 % des psychanalystes patentés qui ne font que répéter à l'infini les mêmes formules jargonneuses où quelqu'un d'autre est censé comprendre ce que Lacan a dit parce que moi, je ne comprends pas. Non, non, ce n'est pas comme ça que ça se passe.

Lacan a bien insisté, si c'est à redécouvrir à chaque fois, c'est parce qu'il s'agit d'y mettre son propre sujet :

Son sujet de l'énonciation doit être dans son énoncé.



Le sujet dit beaucoup moins de choses, mais beaucoup mieux de choses si son sujet de l'énonciation est dans chacun de ses énoncés.

Je voulais faire cette rentrée sur le plan du rapport entre l'individuel et le collectif et ce qui fait le lien entre les deux, le sujet. Le sujet est divisé entre les deux.

Il n'y a pas d'individu, le sujet est toujours partie prenante de l'Autre, qu'il le veuille ou pas ; parce que l'Autre, c'est la chaîne des signifiants, le trésor des signifiants dans lesquels il prend le sens et les significations de ses actes. S'il n'est pas capable de réfléchir sur la priorité de dire et de présenter les choses, ses actes vont toujours être surdéterminés par les signifiants qui l'emploient — pas qu'il emploie, mais qui l'emploient — :

**Ce sont les signifiants qui emploient le sujet,
ce n'est pas lui qui emploie les signifiants.**



Là, vous êtes dans un procédé qui est psychanalytique au sens du Malaise dans la civilisation de Freud, c'est-à-dire un retour à l'articulation entre l'individuel et le collectif par l'intermédiaire de la notion de sujet divisé.

Peut-être que je vais en rester là pour aujourd'hui, c'est assez dense. J'ai parlé un peu vite, je ne sais pas, vous me direz...

Est-ce que vous avez des questions ?



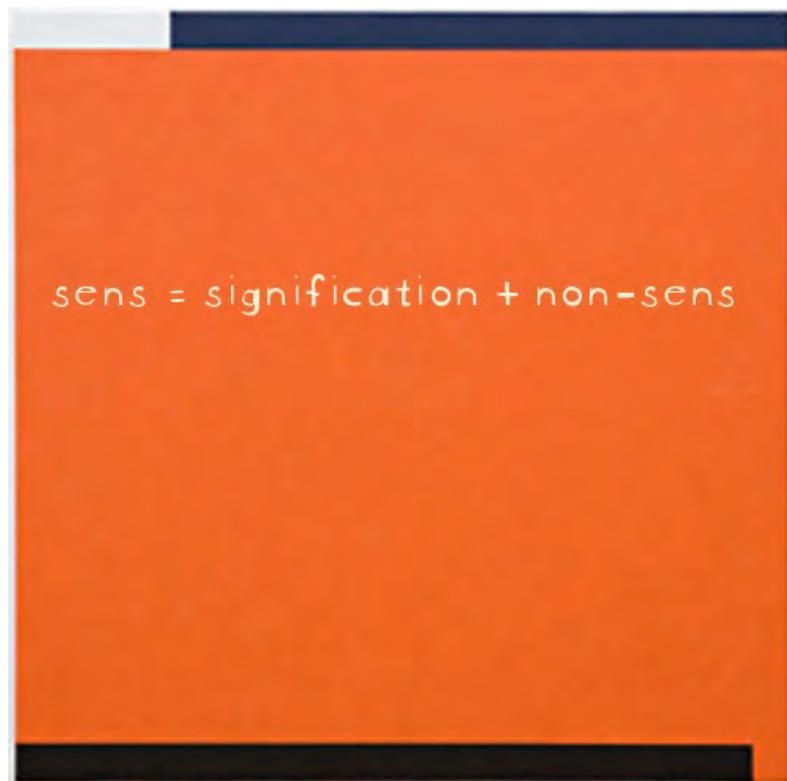
 *J'ai une question sur l'analyse. Est-ce qu'un analysant n'attend pas de son analyste quelque part qu'il se place comme maître ?*

Oui et c'est à l'analyste de *décevoir* cette attente-là. Dans un premier temps — ce qui s'appelle les **entretiens préliminaires** —, les choses doivent être évoquées de cet ordre-là de telle manière que l'analysant puisse parler, puisse dire les choses, mais en n'étant pas dupe que ce qui se joue,

ce n'est pas un jeu de séduction, de confort et de raffermissement de position.

Là où ça va marcher, c'est que l'interprétation de l'analyste va se baser sur :

l'équivoque signifiante

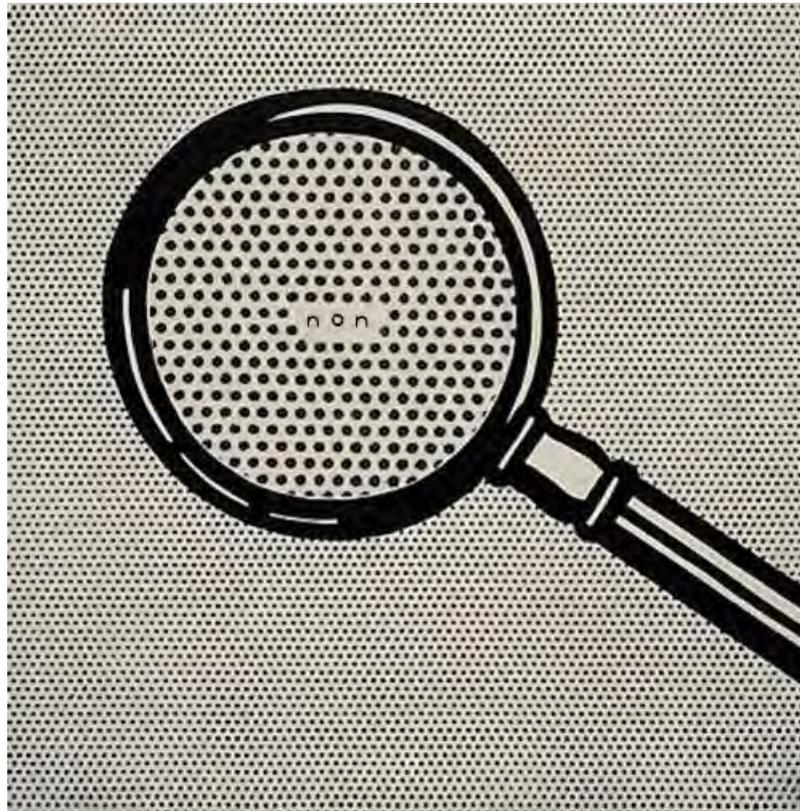


Nous n'avons que ça, l'équivoque, sinon on nourrit le symptôme de sens et l'analysant s'enferme dans son discours.

La plupart des psychanalystes font une sorte de **psychologie de bazar**, c'est très très rare que je voie des gens qui sont passés par véritablement l'analyse et qui sont sortis de leurs impasses. Effectivement, il faut que l'analyste soit assez fort et assez détaché aussi, pour ne pas jouer le rôle auquel le

force l'analysant en disant « sois l'Autre, sois le grand Autre! » :

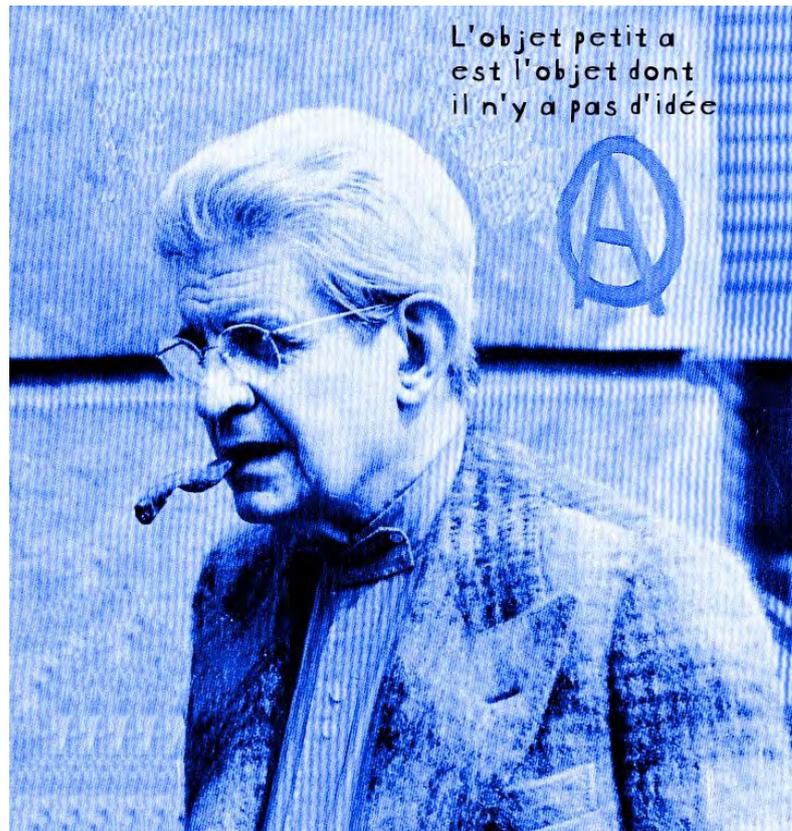
Non ! Je ne suis pas le grand Autre.



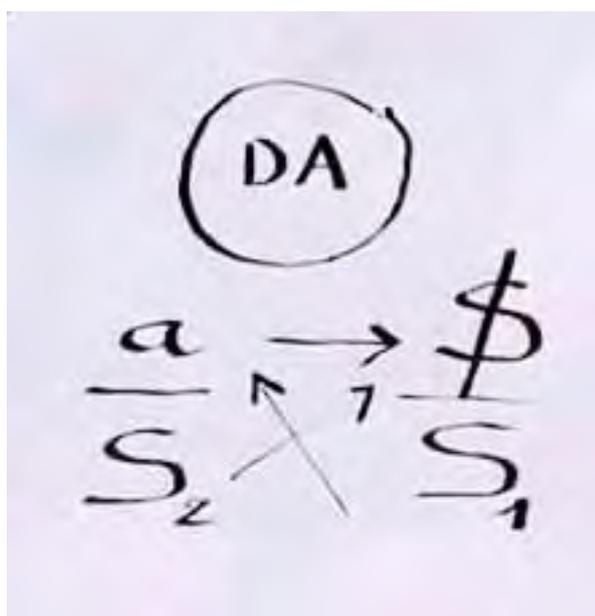
Je peux décevoir extrêmement et ne pas jouer le jeu du maître justement, de l'Autre.

Et pour ça, il faut être capable soi-même :

de prendre la place de l'objet petit a



On reverra ça dans le **Discours de l'Analyste**, ce que ça veut dire. C'est la place en haut à gauche de la fraction :



Donc qu'est-ce que ça veut dire pour soi ? Ça veut dire qu'à ce moment-là, en tant qu'objet, d'être ce rien de l'objet petit a, ça demande d'avoir soi-même passé certaines étapes.

Quand vous voyez les discours, là, des analystes, vous vous demandez de quoi ils parlent... Le dernier discours de Jacques Alain Miller sur Daesh, mais c'est un pur discours de l'idéologie ambiante ! C'est le discours libéral et universitaire. Il finit par : « Il ne reste plus qu'à vaincre ! » Ben oui. Non, mais...

Donc, voilà, nous en sommes là avec **l'analyse qui n'est justement pas une psychologie**. Puisque ça vise cet au-delà, et cette pulsion de mort, qui n'est pas psychologique, qui est **métapsychologie** comme dit Freud :

C'est au-delà de la psychologie.

C'est quelque chose qui va contre les intérêts propres du sujet. On ne peut pas partir d'un présupposé que le sujet fait tout pour son propre sort, puisqu'il y a quelque chose qu'il va choisir de plus que lui-même, qui va le détruire et il ne peut pas s'empêcher de le faire.

C'est ça l'automatisme de répétition. C'est là qu'il doit rentrer et pour ça, l'analyste, lui, doit tenir sa position. S'il ne tient pas sa position d'objet petit a, impossible de faire dériver la chaîne signifiante. Il va ne faire que nourrir la chaîne signifiante, la huiler, la faire continuer à tourner.

C'est pour ça qu'autant je désespère d'une école qui soit dans la réalité, autant :

une École Impossible



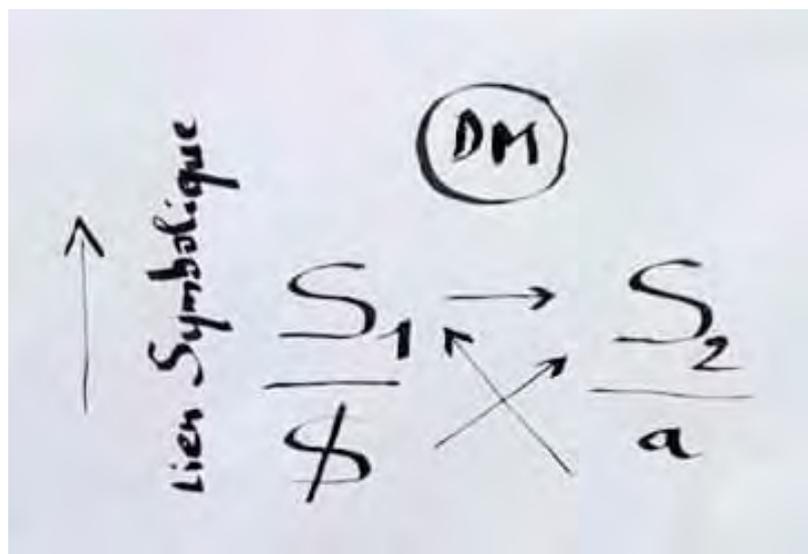
Où l'impossible est mis comme l'a priori.

C'est à partir de cet impossible et de ce Réel-là qui est impossible, de cette jouissance qui est impossible — impossible à atteindre, impossible de s'en défaire — que peut se constituer une nouvelle communauté.

En fait les discours, même le Discours du Maître, chaque discours n'est pas mauvais en soi.

Chaque discours a sa propre éthique.

Le **maître**, pour Lacan, c'est l'**idiot suprême** parce qu'il ne sait pas lui, qu'il est **agit par la chaîne signifiante**, parce que le sujet barré est en dessous :



Donc il ne peut pas le savoir. Il est idiot parce qu'il croit que c'est lui qui prend les décisions — idiot au sens premier du terme —, il n'a aucune idée que ce sont les signifiants en lui-même qui agissent. Donc c'est **le plus con de tous**, en quelque sorte.

Mais en même temps, si c'est un vrai maître, il va au bout de ses trucs. Le problème c'est qu'il n'y a même plus de vrai maître. Plus du tout.

Du temps de Churchill, il y a avait tous les experts qui venaient et qui disaient : « voilà, on prend tant de risques, il y a 50 % de chance, etc. ». Et le maître disait « on va aller là et on va faire comme ça » et il y va lui aussi. En premier lieu :

Et s'il se trompe, il meurt.



Aujourd'hui, il est de bon ton de décrier Napoléon Bonaparte, mais lui, il était à cheval sur le champ de bataille. Ça n'a rien à voir avec les pseudo-politiques de mes deux, là, qui eux ne sont même pas capables de se donner à eux-mêmes un coup de poing dans l'œil.

Si tu veux, ça, ce sont des discours irrecevables. Le **maître**, l'**universitaire** aussi, quelqu'un qui est à fond dans

l'université peut d'une manière absolument éthique servir quelque chose de l'ordre du Discours Universitaire.

L'**hystérique**, je n'en parle même pas, parce que l'hystérique c'est **le discours le plus intelligent**, en fait. C'est **le discours du sujet**. C'est pour ça que pour la psychanalyse — pour Lacan — :

le vrai sujet est féminin.



Ce sont les femmes qui remettent sans arrêt — et on le verra quand on fera un truc sur les quatre discours — la parole du maître en question.

Mais le problème, c'est qu'après, c'est pour prendre sa place ! Hahaha ! C'est la limite du Discours Hystérique ! :-D

C'est pour ça qu'après, il y a le **Discours de l'Analyste** qui est arrivé en dernier et qui lui, permet d'éclairer les autres discours...



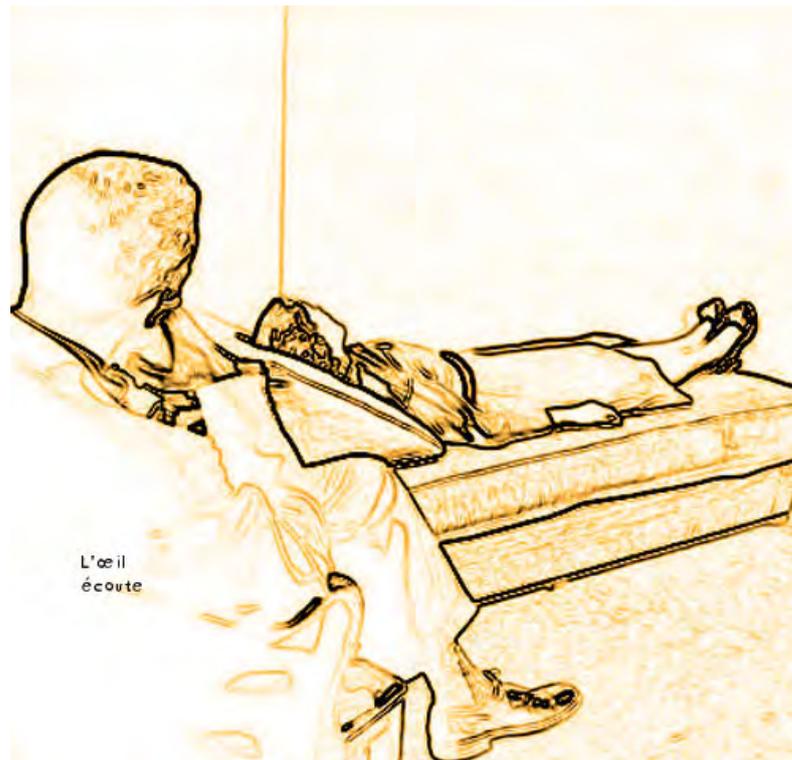
Qu'est-ce que ça signifie d'être en position petit a ?

Ça signifie une certaine qualité d'écoute, qui est de ne pas être signifié par le discours de l'Autre, mais d'entendre la consonance, c'est-à-dire les aspects purement poétiques j'allais dire — mais pas au sens laxiste du terme, au sens premier — c'est-à-dire où le son fait sens, plus que le sens lui-même.

Je donne un exemple, plus facile à comprendre, dans le montage vidéo. Vous devez monter des séquences, vous avez l'histoire, la narration, mais du point de vue de l'image il y a des cadres qui s'articulent beaucoup mieux ensemble visuellement parce que ça fait des effets visuels.

Ça, c'est le montage du point de vue de **la forme** et pas du point de vue **du sens**.

**C'est être du point de vue de la forme
et dans une écoute telle
que vis-à-vis de l'Autre,
l'interprétation est de l'ordre de l'équivoque.**



Et l'interprétation est de la responsabilité de l'autre, mais celui qui est position de l'objet petit a prend toute la responsabilité de tout ce qu'il dit. C'est-à-dire qu'il est engagé dans son corps, dans ce qu'il dit.

C'est un paradoxe. C'est pour ça que Lacan dans *la Troisième*, quand il parle de l'après-analyse, dit que l'analysant continue à faire couple, mais cette fois non plus avec son analyste, mais avec **le couple analysant/analyste**.

C'est-à-dire qu'il continue à être dédoublé en tant que sujet dans une instance qui écoute. Une instance qui est capable de faire une interprétation d'équivoque. Il a passé un certain cap dans l'analyse.

 *Je voudrais savoir en fait, puisqu'un analyste je le vois un peu comme un maître puisque j'ai l'impression que c'est une personne qui connaît les arcanes des différents discours, et du coup, il aurait une emprise sur tous les différents discours, c'est pour ça que je le vois comme un maître...*

Alors ça, c'est vraiment très important ce que tu dis là, parce que ça n'empêche pas que sur un certain plan, il soit **le sujet supposé savoir**, mais là où il se différencie du maître, c'est qu'il ne jouit pas, il s'abstient de jouir, dans le sens où il est dans la :

J'ouïs sens



Et donc, quand il se place en objet petit a, évidemment, il ne jouit pas, puisque lui, il s'est dégagé de l'obligation de jouir.

Il n'est plus dans cette obligation de jouir. C'est ça une des conséquences d'être dans la position de l'objet petit *a*. C'est-à-dire ne pas être dupe et donc ne pas être obligé de jouir.

Évidemment, l'analyste ne jouit pas de son interprétation et en assume l'intégralité des conséquences à venir pour l'analysant.

C'est en cela où ce n'est pas un maître, au sens du Discours du Maître. Mais c'est vrai qu'il est censé avoir un certain **savoir** qui est supposé tel par l'analysant. Et effectivement, il y en a un de savoir. C'est notamment le savoir que :

Il n'y a de savoir que joui.

Ce n'est pas une connaissance. Ce n'est pas quelque chose de l'ordre de « je sais des tas de choses ». C'est d'en faire usage qu'est mon savoir. Chacun à son lot de savoir qui est de décrypter son inconscient.

Il y a plein de choses qu'on n'a pas besoin de savoir, chacun de nous a **son lot de savoir inconscient**. C'est ça, le lot de savoir... Si lui est là dedans, ça veut dire qu'il est passé, qu'il est passé du côté du :

savoir absolu

C'est-à-dire ne pas avoir besoin de tout savoir, mais de savoir par rapport à son propre inconscient.

Et là, ça lui permet :

d'entrer dans les possibilités du lien social

Parce que ce que je n'ai pas dit, évidemment, c'est que c'est la seule possibilité de renouer le lien social avec **un lien à deux qui ne soit pas un lien imaginaire**, c'est-à-dire fantasmatique, de projections liées à une jouissance de faire partie d'une nation, d'une équipe, de quoi que ce soit... ce sont des éléments qui font vibrer, donc c'est **une forme de jouissance qui est liée à un imaginaire**.

Là, c'est un lien social parce qu'il est symbolique. Il passe par la parole.

Et on crée du lien social et le plus important, c'est que c'est la seule manière de *désarticuler* le **Discours Capitaliste** dont on n'a pas parlé, mais qui est d'une forme un peu bizarre — ce n'est pas tout à fait un discours, mais ça résulte des Quatre Discours —, c'est que c'est grâce à la forme du Discours de l'Analyste, que l'analysant récupère sa mise. Il n'y a pas de plus-value.

C'est le seul discours où il n'y a pas de plus-value.

Puisque justement, la plus-value est incarnée par l'analyste, il n'a pas besoin de l'avoir puisqu'il l'est en tant qu'objet petit a.

L'analysant va payer ses séances, mais il va récupérer — si c'est une vraie analyse — sa plus-value à la fin. Il n'en reste rien à l'analyste puisqu'il n'en a pas joui. C'est le seul discours où la plus-value est récupérée par l'analysant. Il n'y a pas de plus-value. Dans tous les autres discours, il y a une plus-value.

C'est très important. C'est pour ça aussi que c'est le discours le plus subversif et le plus politiquement incorrect de tous les discours possibles, surtout dans notre environnement politique.

C'était très important que tu poses cette question, parce qu'effectivement, j'avais oublié la notion de **lien social** qui est cruciale. Le vrai lien social passe par le fait que la jouissance — cette espèce de truc auquel on est attaché au-delà de tout — :

**Civiliser la jouissance,
c'est la faire passer par l'appareillage du discours.**

Et cette énergétique-là, qui va passer par la parole, produit une perte, un plus-de-jour (-) qui est également un plus-de-jour (+). C'est pour ça que Lacan lecteur de Marx, c'est quelque chose d'absolument précieux, génial.

Le Discours Analytique c'est celui qui permet qu'il n'y ait pas un capitaliste qui s'empare de la plus-value.

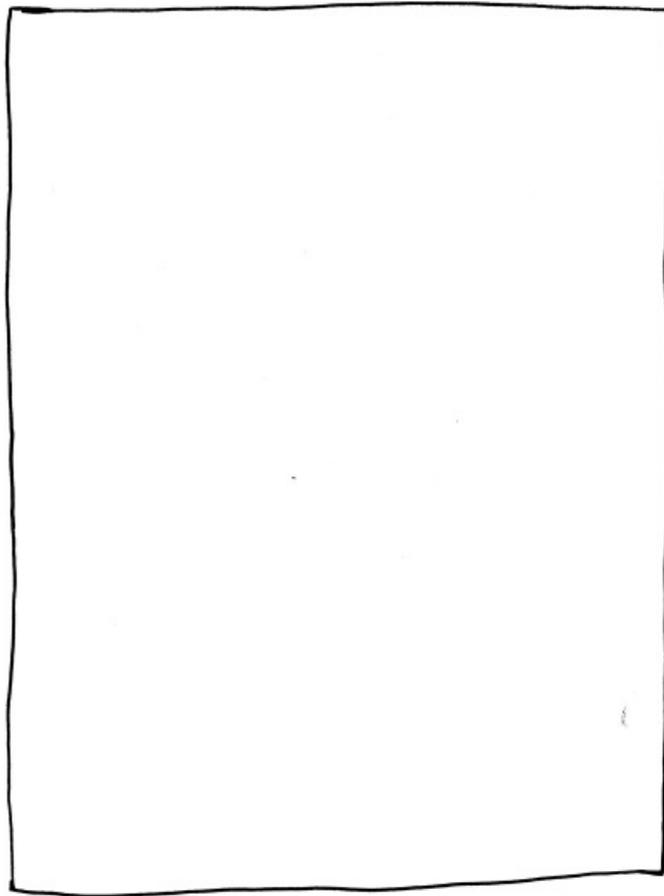
C'est le vrai discours **subversif**, le seul. Tous les autres consistent à changer — ce ne sont plus les mêmes, mais ce sont d'autres —, on élimine certains capitalistes et on met à la place des bureaucrates capitalistes, mais il n'y a pas de changement en vérité dans la structure, dans le Réel.

Tandis que là, il y a une vraie structure, un vrai changement parce que le lien social passe par là, donc c'est à chacun de nous de faire le travail. Chacun de nous doit faire le travail pour soi, et ensuite on se retrouve entre nous. Et on essaye d'avancer. Il n'y a pas d'autres possibilités. Je n'en vois pas.

S'il y en avait d'autres, je suis preneur, mais pour l'instant je n'en vois pas. On a quand même un minimum de modus operandi même si c'est modeste, il n'empêche que :

Il n'y a pas rien.

Presque rien.



Rien (presque)

Mais presque rien, ce n'est pas rien.